

## Antimatière

« Je peux vous aider ? »

Samuel entend ces mots, derrière son dos, à qui sont-ils adressés, se demande-t-il. Samuel n'a pas le temps de s'attarder là-dessus, sur cette question, une chose inouïe vient en effet de se produire, là, sur le stand d'un bouquiniste, il vient d'apercevoir un livre. Son regard saute d'un livre à l'autre, des livres posés sur le dos qui se chevauchent maladroitement, ne laissant apparaître que l'essentiel, le titre, le nom de l'auteur, rien de plus, puis soudain, le miracle. Le nom de l'auteur, il l'a oublié, mais il sursaute en voyant le titre, il n'a pas oublié le titre, *Antimatière*, il se souvient, en une fraction de seconde, tout lui revient.

Samuel est dans sa voiture, il écoute la radio, comme d'habitude, France Culture, comme d'habitude, un écrivain parle, il est interviewé, une émission littéraire, comme d'habitude. Il parle de son livre, bien sûr, Samuel tend l'oreille, il aime écouter les auteurs parler de leurs livres, même s'il ne les lit jamais quand il s'agit de romans, il aime les écouter en parler, parfois il ressent de l'intérêt, un certain intérêt, le plus souvent un intérêt incertain. Cette fois c'est différent, il est captivé, la voix de l'auteur, une voix douce et posée, posée mais hésitante, il recherche ses mots, revient en arrière, se corrige, s'excuse d'être confus.

Son livre, un livre de critique, dit l'auteur, plutôt un livre critique, rectifie-t-il, la critique d'un roman, en vérité pas vraiment un roman, corrige-t-il, plutôt un essai, non, pour être tout à fait exact un roman-essai. Il cite l'auteur de l'objet de sa critique, Musil, Robert Musil, Samuel ne connaît pas, il a croisé ce nom, bien sûr, plus d'une fois, dans ses livres de critique littéraire, sans

plus, il le connaît mal, juste de réputation, une réputation d'écrivain complexe, il conserve juste ce souvenir, d'écrivain trop compliqué, dense et compliqué.

Un autre souvenir lui vient au sujet de cet auteur, une phrase, un personnage sans caractères ne peut pas faire un bon personnage de roman, dit cette phrase, qui dit cette phrase qui lui revient, se demande-t-il, sans doute est-elle dite autrement, il ne s'en souvient plus exactement, où ai-je bien pu lire cette phrase, se demande-t-il, Blanchot peut-être, il n'en est pas sûr, dans un livre de critique littéraire c'est sûr, mais lequel, ça ne l'a pas marqué sur le moment.

Un personnage sans caractères ne fait peut-être pas un bon personnage de roman, en revanche, il peut faire un excellent personnage de roman-essai, se dit Samuel pour aller dans le sens de l'auteur qu'il est en train d'écouter. Un roman-essai, ce n'est pas courant les romans essais, se dit-il, il doit faire des recherches approfondies sur cette question, se renseigner au plus vite.

L'auteur poursuit ses explications, il s'embrouille, se mélange, son propos est confus. Il faut que je m'arrête de conduire, se dit Samuel, trouver une aire de repos, m'arrêter au plus vite, pour prendre des notes.

D'habitude Samuel télécharge ces émissions, il les podcaste, il télécharge des podcasts, pour les réécouter plus tard. Samuel a déjà téléchargé une infinité de podcasts, il les a dans son téléphone mobile, pour les écouter quand il n'est pas chez lui, et aussi sur son ordinateur portable, pour les écouter chez lui, sauf quand il emporte son ordinateur portable avec lui, dans ce cas il préfère les écouter sur son ordinateur portable, sauf quand il conduit. Samuel tient une liste précise, pour ne pas se perdre dans

tous ces enregistrements, il note la date, et l'heure, et les noms, il classe, les range, par catégorie.

Avant, quand les podcasts n'existaient pas encore, les choses étaient plus compliquées pour Samuel, maintenant c'est différent, les podcasts lui rendent la vie plus facile. Là aussi, bien sûr, cette émission il la téléchargera pour la réécouter plus tard, prendre des notes, bien sûr, mais cela ne l'empêche pas de s'arrêter, tout de suite, au plus vite, pour prendre des notes maintenant. Samuel a un petit cahier dans sa voiture, à cet usage, avec un stylo, toujours sous la main, pour ne pas laisser passer une occasion, même s'il réécoute ensuite les émissions, plus tard, en les podcastant, le direct c'est différent, même s'il recopie ses notes au propre, sur des fiches qu'ensuite il range, il les met ensuite dans des classeurs.

Samuel trouve enfin une aire, il coupe le moteur et prend son cahier. Il se souvient parfaitement de ce moment, tout lui revient maintenant, là, devant le stand du bouquiniste, le ciel bleu, le marcel bleu ciel de ce camionneur remplissant un bidon d'eau, le couple de personnes âgées, sans doute des retraités, ils déjeunent, assis sur des chaises pliantes, devant eux une table pliante, des tomates, du pain, du jambon, une bouteille d'eau minérale, derrière eux une vache les regarde en oscillant la tête, une charolaise toute blanche, comme toutes les charolaises, une charolaise d'une autre couleur ne s'appelle pas une charolaise, elle porte un autre nom, Samuel se souvient parfaitement de cette charolaise.

Samuel connaît bien cette aire de repos, sur l'autoroute A43, en direction de Chambéry. Souvent il s'arrête là, il sort de sa voiture pour regarder le lac, au pied de la montagne, le col de l'Épine. Après cette aire il y a ce satané tunnel, Samuel se souvient d'une fameuse émission, sur France Culture, il y a longtemps, les

podcasts n'existaient pas encore. Deux auteurs, des intellectuels de haut rang, parlent d'Aragon, ils ne sont pas d'accord entre eux, l'un parle du dandy, l'autre de l'homme engagé, l'un s'énerve, posture que tout cela, jette-t-il à l'autre d'une voix agacée, ils sont à deux doigts de s'insulter.

Samuel jubile dans sa voiture, il aime entendre les intellectuels de haut rang s'insulter, pour lui c'est ça la culture, la vraie culture, la culture vivante, quand ces intellectuels de haut rang s'énervent au point de s'insulter. Samuel n'a jamais lu Aragon, il ne le connaît pas, à part bien sûr dans les chansons, Brassens, Ferré et les autres, sinon il n'a jamais lu Aragon, il ne le lira jamais, cela ne l'intéresse pas de lire Aragon, il préfère entendre ces intellectuels de haut rang s'insulter à son sujet, cela le rend plus vivant à ses yeux, plus vivant que lire ses livres, mais ce n'est peut-être pas la véritable raison, Samuel ne connaît pas la véritable raison, du moins le pense-t-il.

Un point sur lequel nous serons d'accord, dit l'un des intellectuels de haut rang à l'autre intellectuel de haut rang, sans doute dans un souci de réconciliation, pense Samuel, un point qui nous réconciliera sans doute, dit l'intellectuel de haut rang, confirmant les pensées de Samuel, son but est bien de se réconcilier avec son confrère, dans ces émissions les intellectuels de haut rang finissent toujours pas se réconcilier, se dit Samuel, un peu déçu de cette réconciliation, s'il ne fallait retenir qu'une chose de cet immense auteur, ajoute l'intellectuel de haut rang dans le but de se réconcilier avec son confrère, c'est son incroyable..., et là rideau, silence radio, à cause de ce maudit tunnel de l'Épine, 3200 mètres de long, vitesse limitée à 90 km/h, soit 1,5 km à la minute, soit un peu plus de deux minutes pour le traverser, Samuel peut accélérer, pour sortir plus vite de ce satané tunnel, mais il y a

un radar, caché dans un recoin, son patron a été très clair à ce propos, les contraventions, les retraits de permis,

Samuel vient juste d'être embauché, il ne veut pas perdre ce travail, ni sa voiture de société, une petite voiture deux places, son matériel professionnel est bien rangé, à l'arrière, deux minutes où sa radio émet d'insupportables sons parasites, des sifflements et des couinements, puis c'est la sortie du tunnel, les voix sont à nouveau claires, à présent nos deux intellectuels de haut rang se congratulent, l'émission est finie, ils se remercient.

C'était il y a longtemps, bien avant l'invention des podcasts. Il est désormais impossible pour Samuel de réentendre cette émission, il ne connaîtra jamais cette chose importante à savoir sur Aragon, la seule qu'il faut retenir sur cet auteur s'il fallait n'en retenir qu'une, pour réconcilier deux intellectuels de haut rang à deux doigts de s'insulter. Samuel est pleinement conscient de cette faille au sujet d'Aragon, ce point faible, désormais Aragon n'est plus un auteur comme les autres, il restera son talon d'Achille, à cause de ce foutu tunnel de 3200 mètres de long, parce qu'il n'a pas eu la présence d'esprit de s'arrêter en urgence sur cette aire de repos du Levaret.

Après cette journée mémorable, Samuel s'arrête souvent sur cette aire, comme pour conjurer ce sort, cette malédiction d'Aragon.

Samuel fait souvent ce voyage, pour rentrer chez lui, il vit près de Chambéry, il revient de Bourgoin, le jour d'Aragon aussi il revient de Bourgoin, pour rentrer chez lui. Maintenant il s'arrête souvent, même quand on ne parle pas d'Aragon à la radio, il sort de sa voiture et fait quelques pas, s'approche de la rambarde en bois, un petit balcon en bois vernis, une lasure marron foncé, pour résister aux intempéries, avec une terrasse faite du même bois, comme les balcons des chalets savoyards, là il s'agit du balcon

seul, un balcon sans le chalet qui normalement va avec, il contemple le lac d'Aiguebelette en pensant à Aragon.

Cette fois-ci, où Samuel entend parler cet auteur de son livre *Antimatière*, il s'arrête au même endroit, sur la même aire, il y voit un signe, en finir avec cette malédiction. Cette fois il ne sort pas de la voiture, ne va pas regarder le lac, il prend son crayon et le cahier qui lui sert à prendre des notes et il note.

Samuel note avec minutie, précision, assiduité, comme un bon élève. Son écriture est ample, ronde, comme l'écriture des filles, c'est important de bien écrire, une écriture claire est la marque d'un esprit clair, il doit pouvoir se relire, pour ensuite recopier ses notes sur une feuille, les taper sur son ordinateur portable, proprement, ensuite il imprime la feuille, puis la perfore, ensuite il la range dans un classeur, à la bonne place, une place correspondant à l'auteur, classé par ordre alphabétique, une place correspondant à son livre, aux arguments pour, aux arguments contre, les arguments il les résume ensuite, sur une feuille, placée au début, coupée en deux par un long trait, tracé à la règle, sur toute la longueur pour faire apparaître deux colonnes, en haut, au centre de la colonne de gauche est écrit le mot *POUR*, en lettres majuscules, en haut à droite est écrit le mot *CONTRE*. Aragon a sa feuille, dans la colonne *POUR*, l'engagement politique est noté, dans la colonne *CONTRE* la posture de dandy, aucune autre indication n'est notée, concernant Aragon, à cause d'un maudit tunnel de 3200 mètres de long. Sinon, à d'autres moments, pour son travail, ou chez lui, son écriture est différente, moins appliquée, plus resserrée et nerveuse, lui-même a souvent du mal pour se relire, ce n'est pas grave, ces notes ne concernent pas les livres, il n'a pas besoin de les recopier ensuite sur les feuilles, rangées, dans ses classeurs.

L'auteur parle d'un homme mathématique, il s'agit du personnage principal du roman, du roman qui n'est pas vraiment un roman mais plutôt un essai, un roman-essai, précise-t-il à nouveau, l'histoire d'un homme sans convictions évoluant dans un monde où s'accumulent des convictions de toutes sortes, des multitudes de convictions possibles et imaginables. L'homme mathématique est justement un homme du possible, ajoute-t-il toujours au sujet du personnage, improbable mais du possible, l'homme du possible est un homme éventuel orienté vers l'avenir, c'est un homme d'avenir, alors que l'homme du probable est un homme du passé. L'auteur fait la distinction entre l'homme du possible et l'homme du probable, c'est la même chose, dit-il, qu'entre le possible et le probable, il assure qu'il reviendra plus tard sur ce point important.

Samuel dresse l'oreille, cette affaire l'intéresse au plus haut point, il veut en savoir plus, il ne sait pas d'où vient cet intérêt si particulier, du moins il pense ne pas le savoir, sans doute cet intérêt si particulier lui vient de ses classeurs, se dit-il, les colonnes, le POUR, le CONTRE, tout ce qui lui permet de les remplir, les émissions radiophoniques bien sûr, quand les auteurs parlent eux-mêmes de leur livres, mais le reste aussi, les rubriques littéraires des journaux, les magazines littéraires, les livres de critique littéraire, partout où il trouve des avis critiques, des avis de critiques, sur internet aussi, les forums littéraires, et aussi un blog littéraire sur lequel il se rend souvent, Samuel participe aux discussions, il signe ses commentaires Samuel, c'est son pseudonyme, aussi son prénom, Samuel signe de son prénom ses commentaires, les autres ont des pseudonymes sans rapport avec leur prénom, mais en rapport avec des romans, ou des auteurs, ils signent leurs commentaires Vladimir, Ophélie, Virginia et autres. Quand la discussion porte sur un auteur figurant dans un de ses classeurs où les auteurs sont classés par ordre alphabétique, ou sur un roman figurant dans

un de ses classeurs, à la rubrique de l'auteur correspondant, Samuel va chercher le classeur où se trouve l'auteur, ou le roman, choisit une colonne, POUR ou CONTRE, c'est selon, et participe, lui aussi, à la discussion. Samuel se demande en écoutant l'auteur parler de son livre si lui-même n'est pas aussi un homme sans grandes convictions.

L'auteur essaie de définir l'homme mathématique, il évoque la différence entre la précision et l'exactitude, Samuel fronce les sourcils mais continue de noter avec précision, il n'est pas sûr de bien comprendre, pourtant, se dit-il, il est habitué à ce genre d'émission sur France Culture.

L'auteur prend l'exemple d'une cible, je tire, dit-il, dix fois sur la cible avec une carabine, il ne précise pas le modèle, Samuel relève ce détail, même s'il n'y connaît rien en matière de tir à la carabine, cela n'a sans doute pas grand intérêt en l'occurrence, pense-t-il, mais il note tout ça avec exactitude en se disant qu'il aurait sans doute préféré un arc à une carabine, un arc c'est plus noble, une carabine laisse des trous, un arc laisse des flèches, les flèches regroupées sur une cible ressemblent à un bouquet de fleurs, un bouquet de flèches.

L'auteur précise : si mes dix impacts sont rapprochés mais loin du centre de la cible, mes tirs sont précis, mais ils ne sont pas exacts, si un seul de mes dix impacts touche le centre il est exact, mais il n'est pas précis, si mes dix impacts de balles touchent le centre ils sont à la fois exacts et précis. Samuel commence à perdre le fil en imaginant ses bouquets de flèches à la place des trous d'impact, mais il continue d'écrire méthodiquement.

Si maintenant, se demande l'auteur, nous remplaçons les impacts de balle par nos pensées ou nos idées et la cible par nos

sentiments qu'en est-il de l'exactitude et de la précision de nos pensées, ou de nos idées, vis-à-vis de nos sentiments.

Samuel se sent gagner par un sentiment de désespoir, il n'est pas sûr de comprendre de quoi il s'agit, il préfère ses classeurs à cette cible. Samuel se sent encore plus perdu lorsque l'auteur ajoute : de nos sentiments ou du monde qui nous entoure, je veux dire de la société, de ce que nous pouvons en dire.

L'auteur s'interrompt un moment. Il nous est parfois si difficile de savoir par quel bout nous devons prendre les choses, dit-il, nous sentons bien que la réalité nous échappe, comment être sûr d'être débarrassé de toutes formes de préjugés pour aborder cette réalité ?

Samuel est bien d'accord sur ce point, il note la phrase. Lorsque nous essayons de la saisir, poursuit l'auteur, elle nous glisse entre les doigts. Samuel perçoit comme une plainte dans cette voix, ou bien de la mélancolie, cet homme a dû traverser des épreuves terribles, douloureuses, se dit-il, cette douleur s'entend.

Samuel entend alors l'auteur partir d'un éclat de rire, il souhaite s'expliquer sur le centre de la cible, là où, dit-il, il est possible de dire que les impacts sont exacts. Samuel sursaute en entendant rire l'auteur du livre. Nous pouvons considérer le centre de la cible comme une image de la vérité, explique l'auteur, l'exactitude correspond alors à la justesse, à condition, bien sûr, de placer la vérité à cet endroit.

Bien sûr, se répète Samuel dans sa tête, même si à cet instant il ne se sent plus sûr de rien. L'idéal, répète l'auteur, serait bien sûr de placer la vérité au centre de notre cible. Bien sûr, se répète Samuel. Mais rien ne dit que cette vérité ne se trouve pas ailleurs sur cette cible, dit-il soudain, faisant à nouveau sursauter Samuel. Dans ce cas, dit l'auteur, nos impacts seraient exacts sans être justes. L'auteur redevient sérieux, l'affaire semble importante se dit Samuel.

L'auteur poursuit sur l'élasticité de nos catégories de jugement, de leur aspect approximatif. L'homme d'hier était un homme total, dit-il, vivant dans un monde total, son seul objectif était de toucher le centre de la cible, l'homme d'aujourd'hui est plus incertain, aléatoire, un homme ballotté par les mouvements du monde, sa cible n'est plus constituée par un ensemble de cercles concentriques avec un objectif situé au centre mais plutôt par des multitudes de cercles se chevauchant les uns les autres, et composant une multitude de centres. Toutefois, précise-t-il, il ne faut pas parler de relativisme. Samuel se sent rassuré, il ne sait pas pourquoi mais, à cet instant, lui-non plus, l'idée de parler de relativisme ne l'emballé pas.

Après tout, dit l'auteur, nous ne pouvons juger nos expériences présentes qu'en fonction de nos expériences passées, d'une histoire ancienne, il ne faut pas perdre de vue que cet homme mathématique, cet homme exact sans caractères et sans convictions, cet homme sans qualités, est là avant tout pour nous mettre en garde contre toute forme de défaitisme et de nostalgie, car si nous disons c'était mieux avant, ce n'est que parce que nous croyons bien connaître le passé, alors que, poursuit-il, si nous acceptons si mal le présent, c'est parce que nous ne le connaissons pas encore, nous n'avons pas assez de recul pour bien le connaître. D'où, dit-il, la difficulté, au temps présent, voire l'impossibilité, au temps présent, de placer la vérité, sur la cible, nous ne pouvons que dessiner des cercles, et conclure que nos tirs de carabine sont précis et exacts, sans jamais être en mesure de dire, au temps présent, s'ils sont justes.

Samuel continue de noter avec application, mais il sent le désespoir le gagner. Cette histoire de cible et de carabine, cette histoire de précision et d'exactitude, de possible et de probable,

tous ces cercles concentriques qui se chevauchent lui donne le vertige, Samuel préfère de loin ses classeurs, avec ses colonnes, POUR, CONTRE. Son écriture devient moins ronde, les lettres sont à présent plus étriquées, Samuel s'en rend compte, il essaie d'arrondir ses lettres, leur redonner de l'ampleur, mais il se rend compte qu'il en est incapable.

Samuel regarde les derniers mots écrits, dans son cahier, ils sont illisibles, il ne lui est même pas possible de les relire, pour les recopier, sur ses feuilles. Dépité, il pose son cahier sur le siège et son stylo dessus. L'émission n'en est qu'au début, mais il arrête la radio et sort de sa voiture. Pourtant, se dit-il, je suis habitué à écouter ce genre d'émission sur France Culture. Il marche en direction de la rambarde en bois, le balcon de chalet savoyard sans le chalet, il s'appuie sur la rambarde et regarde les montagnes, le lac.

Samuel se souvient parfaitement de cette émission, là, sur le stand du bouquiniste tout lui revient en mémoire, il se souvient aussi de son désarroi. Dans les jours qui suivent cette émission Samuel oublie ce livre, cette histoire trop compliquée de critique d'un roman lui-même critique, une critique d'un roman-essai. Puis un jour, bien plus tard, soudainement mais bien plus tard, il se décide, il veut acheter ce livre, il n'arrive pas à le trouver. Il ne comprend pas pourquoi lui vient cet intérêt soudain qui tourne à l'obsession.

Samuel se lance à la recherche de ce livre sur internet, il pose la question sur les forums littéraires, les blogs littéraires, écrit à des magazines.

Il trouve enfin le site de l'éditeur sur internet, un petit éditeur... sur l'écran de son ordinateur une fenêtre blanche, sur toute la largeur de son écran, indique que le site de l'éditeur est désormais

fermé. Il navigue sur le site, dans la catégorie « Roman » il ne trouve aucun livre. Dans la catégorie « Littérature Jeunesse » il trouve trois livres, du même auteur, l'auteur porte le même nom que celui de la maison d'édition, sans doute l'avait-il fondée pour éditer ses propres livres, se dit Samuel. Dans la catégorie « Essai » Samuel trouve un seul essai, il voit la photo du livre, le titre, *Antimatière*. Samuel continue de chercher, il va sur les sites de vente en ligne pour le commander, à chaque fois il trouve la même réponse : stock épuisé. Samuel aussi commence à s'épuiser, au fil du temps, il s'épuise, il commence à comprendre qu'il ne trouvera jamais ce livre, à moins d'un miracle.

« Je peux vous aider ? ».

Samuel sent qu'on lui tape sur l'épaule, il se retourne, c'est le bouquiniste.

Samuel le connaît, il vient souvent sur les quais du Rhône pour chercher des livres. Le bouquiniste semble agacé, il tient une bâche en plastique transparent, il commence à pleuvoir, explique-t-il. Samuel regarde autour de lui, les autres bouquinistes ont déjà fermé leurs présentoirs, là où ils mettent leurs livres les plus précieux, ils ont déjà recouvert les livres posés sur les tables à tréteaux d'une bâche en plastique transparent.

Si vous voulez prendre un livre il faut vous décider vite parce qu'il commence à pleuvoir, dit le bouquiniste.

Il connaît Samuel, un client hésitant, il prend des livres puis les repose, n'importe comment, il est ensuite obligé de passer derrière pour les remettre en ordre.

Cette fois Samuel n'hésite pas, il sourit au bouquiniste, il n'a pas à s'inquiéter, insinue ce sourire, ça va aller vite, c'est déjà une affaire réglée, de longue date, une vieille histoire, il a trouvé ce qu'il cherche depuis si longtemps, le miracle tant attendu s'est enfin produit, aujourd'hui c'est son jour de chance. Samuel met sa

main dans la poche pour prendre l'argent pour payer, il ne sait pas encore le prix du livre, cela n'a pas d'importance, il a assez d'argent sur lui pour le payer, il se retourne pour prendre le livre et vite repartir avec.

Horreur, une femme, une petite femme, vieille et petite, maigrichonne, le visage sec, un méchant visage sec et ridé, vêtue d'un imperméable en plastique transparent comme les bâches pour protéger les livres, un chapeau rond, à large bord fait du même plastique transparent, à la main une canne en bois pour l'aider à marcher, sa main osseuse, sèche et ridée, sa méchante main rôde autour de son livre, elle remet un livre en place, celui situé juste au-dessus du sien, le premier livre de la rangée, le sien est en seconde position, juste en dessous, elle l'a pris pour l'approcher de ses yeux, l'approcher de son méchant regard, pour mieux lire le titre.

Elle le remet en place, mal, déplacé, trop sous le suivant, trop sous le sien, le nom de l'auteur est caché par le sien situé juste en dessous, le titre n'apparaît qu'à moitié, le bouquiniste devra encore mettre de l'ordre dans ses livres. Le sien c'est le suivant, elle est sur le point de s'en saisir, c'est ce qu'elle fait, elle l'a dans ses griffes, le rapproche de ses yeux.

Samuel se précipite, arrache le livre de ces doigts maigrichons et fourchus. La femme recule, le regarde, de son regard bleu, pas vraiment bleu, un bleu délavé, un bleu si délavé qu'il n'est plus bleu, plutôt blanc, un regard blanc bleu, elle lui jette un regard noir.

Samuel panique, cette femme est une sorcière, se dit-il, c'est évident, le destin l'a placée là, entre lui et ce livre, pour qu'il ne puisse pas entrer en possession de ce livre aussi facilement, sans un combat préalable, titanesque et préalable avec une sorcière, si

elle le touche avec sa canne, se dit-il, elle va le transformer en crapaud, c'est certain. La bouche de la vieille dame s'ouvre, pas vraiment une bouche, mais de méchantes petites lèvres, très fines, si fines qu'elle semble ne pas en avoir.

Samuel s'écarte, recule, il ne doit pas rester à portée de sa canne.

— Mais enfin, lance-t-elle, d'une voix aiguë, en voilà des manières, les jeunes ne respectent rien de nos jours, vous avez vu ça ? dit-elle au bouquiniste, ce malotru, il a failli m'arracher le bras.

Samuel, tremblant, ouvre vite le livre, à la dernière page, pour rechercher le prix, il sursaute en le découvrant, il vaut deux fois plus cher que le neuf !

— Le neuf n'existe plus, ce produit est une rareté, répond le bouquiniste à Samuel qui pourtant n'a encore rien dit, avec sa bâche dans les mains, il pleut de plus en plus.

La vieille dame sourit. « Bien fait pour lui », croit-il lui entendre dire. L'a-t-elle vraiment dit ? Samuel n'ose se retourner vers elle pour lui demander si elle l'a dit. Il fouille dans sa poche, tend des billets au bouquiniste et s'en va en courant sans attendre la monnaie.

Une fois éloigné, Samuel se retourne, il voit la vieille dame aider le bouquiniste à mettre en place la bâche en plastique transparent.

Samuel entend sonner son téléphone mobile, il décroche, c'est Lola, la fille du dispatch,

Lola est chargée de réceptionner les appels clients, et de fixer les rendez-vous en fonction de l'emploi du temps des techniciens, Samuel fait partie de l'équipe dont s'occupe Lola.

C'est son métier, Samuel répare, il répare des caisses enregistreuses, du matériel haut de gamme, très haut de gamme, avec écran tactile, logiciels sophistiqués et spécifiques au type d'activité, une société américaine, une très grosse société, des milliers d'employés, des centaines d'actionnaires, une vieille société familiale, elle fabrique des caisses enregistreuses depuis plus de cent ans.

Le siège social de la société est dans l'Arizona, à Henderson, dans la banlieue sud de Las Vegas, mais elles ne sont pas fabriquées à Henderson, elles sont fabriquées en Californie, à Orange, dans la banlieue sud de Los Angeles.

Samuel n'y est jamais allé, il aurait bien voulu, il n'en a jamais eu l'occasion, il reçoit juste un bulletin mensuel de l'entreprise, en anglais, adressé à tous les associés de l'entreprise. Samuel n'est pas vraiment associé, il est employé, mais c'est comme ça qu'ils appellent leurs employés, des associés, il n'y a pas de véritables associés dans la société, juste des actionnaires, des managers et des employés qu'ils appellent des associés. Samuel aime bien se dire associé, plutôt qu'employé, il préfère ce mot, il ne sait pas pourquoi, mais il le préfère.

En première page du bulletin mensuel de l'entreprise il voit toujours la même photo du grand directeur de la société, un bel homme, sur la photo on ne voit que son buste, légèrement incliné, il tourne un peu la tête pour qu'elle soit face à l'objectif, il a la tête d'un homme qui fait face à tous ses objectifs, cette photo montre qu'il en attend autant de ses associés, si son buste était de face il n'aurait pas besoin de tourner la tête pour faire face à l'objectif, sans doute veut-il montrer par là que pour faire face aux

objectifs, en général, il faut faire un minimum d'effort, au moins celui de tourner sa tête.

Sur la photo, le directeur porte un costume bleu foncé, bleu gris, une chemise rose très clair et une cravate rouge vermillon, il sourit de ses belles dents, très blanches, il porte des lunettes, avec une fine monture dorée, son visage est carré, son menton large, à côté de la photo il y a un texte, en anglais, pas vraiment un texte, plutôt une lettre, la lettre commence toujours par *chers associés*, comme un *cher ami* au début d'une lettre écrite à un ami. Samuel n'a jamais pris le temps de lire cette lettre, il ne lit pas très bien l'anglais, il lui semble que c'est toujours la même lettre, lire le *chers associés* lui suffit.

La photo et la lettre occupent la moitié supérieure de la première page du bulletin, sur la deuxième moitié, sous la photo et la lettre, il y a un graphique, une courbe indiquant l'évolution du cours de l'action de la société depuis les deux dernières années, en abscisse le temps, les deux dernières années, et en ordonnée le prix de l'action, en dollars, en général le prix se situe entre soixante et cent dollars, il ne fluctue pas beaucoup, Samuel aime bien regarder cette courbe, ce n'est pas vraiment une courbe mais plutôt des droites, des segments de droite, avec un petit point bleu à chaque extrémité, ces segments de droite montent et descendent, formant des montagnes, un paysage de montagnes comme Samuel le voit de chez lui, à l'horizon, la chaîne des Alpes fluctue comme le cours de l'action.

— Qu'est-ce que tu fous Sam, dit Lola à l'autre bout de la ligne.

— Salut Lolita.

Il aime bien l'appeler Lolita, en référence au livre de Nabokov.

Il n'a pas lu le livre, bien sûr, par contre il a vu le film, avec Jeremy Irons, il a bien aimé le film mais le livre est plus dense et

subtil, pense-t-il, même s'il ne l'a jamais lu. Surtout le personnage joué par Jeremy Irons, il a moins de profondeur que le personnage du roman, se dit Samuel, même s'il n'a jamais lu le roman, il a lu bon nombre de critiques, d'analyses, de commentaires du roman de Nabokov, il en tire cette conclusion, le personnage du film est moins dense, c'est une évidence.

Un jour, il l'a écrit sur le blog littéraire où il aime se rendre. Ce blog est fréquenté par des lecteurs et des lectrices de haut rang, mais aussi par des plaisantins qui parlent des livres sans les avoir lus, sans jamais avoir rien lu à leur sujet, ils balancent leurs commentaires à l'emporte-pièce, histoire de se faire remarquer, Samuel préfère les lecteurs de haut rang, il n'adresse jamais la parole aux autres, aux plaisantins, il ne discute qu'avec les vrais lecteurs.

La discussion tourne autour des adaptations cinématographiques des romans, Samuel saisit l'occasion pour donner son avis.

*Je suis désolé, écrit-il dans son commentaire, mais le personnage du film Lolita interprété par Jeremy Irons manque vraiment de subtilité et de profondeur par rapport au personnage de Nabokov, celui du roman. »*

La réponse ne se fait pas attendre, une habituée du blog, sans doute fervente admiratrice de Jeremy Irons réagit la première : *Comment peut-on dire des sottises pareilles, avez-vous au moins vu le film pour avancer de telles stupidités.*

Samuel, offusqué, se défend, il n'aime pas qu'on mette en doute son honnêteté.

*Bien sûr, répond-il avec véhémence, qu'il a vu le film, sinon, ajoute-t-il, il ne se permettrait certainement pas d'en parler.*

— Qu'est-ce qui t'arrive Lolita ?

— Tu te fous de moi, tu devais passer à la boutique V., le client t’attend depuis le début de l’après-midi, il est presque cinq heures, ajoute-t-elle affolée, il est en train de nous péter un plomb, il a déjà appelé le vendeur, maintenant il menace d’appeler la direction, tu vas te faire lourder.

— Cool ma Lolita, je suis chez eux dans dix minutes.

— Y’a intérêt pour toi, répond Lola du planning avant de raccrocher.

Samuel l’aime bien, Lola aussi aime bien Samuel, quand elle l’appelle pour un dépannage, elle lui parle souvent d’elle, de ses problèmes, elle n’a pas la vie facile, divorcée, un fils de dix-huit ans qui lui en fait voir de toutes les couleurs. Samuel la réconforte comme il peut, il essaie de la faire rire, elle a la vie si dure, tellement de gens ont la vie dure comme elle, tant de vies douloureuses, de vies sacrifiées.

Samuel se précipite vers sa voiture, il l’a laissée dans un parking à deux pas du magasin, il prend sa valise d’outils, laisse le livre dans le coffre et file à la boutique.

C’est une boutique de luxe, ils vendent de beaux vêtements de luxe, pour femmes, Samuel espère que le patron ne sera pas là, il n’aime pas ces situations, les altercations avec les clients, leurs plaintes, les reproches, en plus il n’aime pas ce patron.

Quand Samuel franchit le seuil du magasin le patron l’attend.

— Hé ben c’est pas trop tôt, lance le patron dès que Samuel entre dans la boutique.

— Bonjour, lui répond Samuel, sans le regarder, un homme petit, ventru, adipeux, transpirant la malhonnêteté et sous les bras.

Samuel se dirige vers la caisse enregistreuse en panne.

— Vous savez combien me coûte votre contrat après-vente, lui crie le patron en marchant derrière lui. Vous savez combien je paye chaque année pour bénéficier d'un contrat total, couvrant les pièces, la main d'œuvre et les déplacements, continue-t-il de crier en continuant de suivre Samuel, un contrat soi-disant réservé aux clients privilégiés, c'est ça le privilège, le privilège de vous attendre pendant quatre heures avec ma caisse en panne, vous croyez peut-être que je roule sur l'or, hurle-t-il soudain dans sa boutique.

Des clientes se retournent, jettent sur le patron un regard indifférent, ce regard indifférent qu'on jette habituellement sur ceux qui n'ont pas honte d'avouer en public qu'ils ne roulent pas sur l'or, reposent leur cintre, en reprennent un autre, cherchent l'étiquette sur le vêtement, retournent l'étiquette pour voir le prix.

Elles viennent dépenser l'argent gagné par leur mari, de l'argent bien mérité, se disent-elles en prenant le cintre et en regardant le prix sur l'étiquette, elles ne sont pas regardantes sur les prix, ni sur l'emploi du temps de leur mari, quand il rentre tard le soir, ou ne rentre pas du tout, de l'argent bien mérité, se redisent-elles en pensant à leur mari qui rentre trop tard à la maison, empestant un parfum qu'elles ne connaissent même pas, des femmes d'un certain âge, pour la plupart, elles font plus jeune que leur certain âge.

Samuel connaît bien ces histoires, tant de romans en parlent, il ne les a pas lus, il a juste lu les critiques, lu les avis, lu les commentaires, il a écouté les auteurs en parler, il a recopié les notes sur les feuilles rangées dans ses classeurs, Balzac, Proust, il vient d'ailleurs de lire un livre de critique littéraire sur Proust évoquant ces questions, un livre d'Antoine Compagnon, se dit Samuel en se dirigeant vers l'objet de sa visite.

Samuel arrive devant la caisse enregistreuse en panne, il regarde l'écran, noir, il la met en marche, une longue ligne lumineuse, blanche, horizontale apparaît sur l'écran, la ligne s'étire sur les bords, puis d'un coup se rétracte, ne laissant qu'un point lumineux au centre de l'écran.

Samuel sourit, cela lui rappelle le moment où dans *Star Wars* le vaisseau spatial passe en vitesse lumière, il aime aller au cinéma, à ses yeux le cinéma et les romans c'est différent, le cinéma a l'avantage de laisser peu de place à l'imaginaire, surtout les personnages, même maquillés et déguisés, même quand ils mentent, les personnages sont toujours tels qu'on les voit, les romans c'est différent.

Samuel éteint la machine, puis la rallume, à nouveau la ligne horizontale s'étire et soudain se rétracte ne laissant qu'un point lumineux. En route pour l'étoile noire Chewbacca, se dit Samuel.

— Vous savez ce que c'est, demande Dark Vador derrière son dos.

— Oui, répond Samuel sans se retourner.

— J'espère que vous avez ce qu'il faut avec vous pour dépanner, ajoute Dark Vador.

— Oui, répond Samuel en posant sa veste sur le fauteuil vide de la caissière.

— Vous en avez pour longtemps, demande Dark Vador.

— Non, répond Samuel en ouvrant sa mallette d'outils.

Samuel entend les pas de Dark Vador s'éloigner.

« Voyons voir ce que tu as dans le ventre », dit Samuel à la caisse enregistreuse en retirant le capot. Samuel regarde pensivement l'intérieur de la caisse enregistreuse, il retire la pièce défectueuse, se baisse pour prendre la pièce neuve dans sa mallette, en se relevant il parcourt la boutique du regard.

Les vendeuses portent toutes le même uniforme, un tailleur bleu marine arrivant à mi-mollet, des escarpins noirs, un chemisier blanc. Son regard s'arrête plus longtemps sur l'une d'entre elles, elle parle avec une cliente, en repliant un pull en cachemire mauve, elle se retourne vers Samuel, lui sourit.

— Bonjour Charlotte, lui dit Samuel en articulant silencieusement les lèvres.

Samuel est beau garçon, il plaît aux filles, grand, brun, ses sourcils noirs et épais, ses yeux noirs ronds, très ronds, comme deux grosses billes noires, un regard tendre d'enfant étonné, un regard doux, le même regard que l'acteur américain Colin Farrell, mais Samuel est plus grand que Colin Farrell, il mesure près d'un mètre quatre-vingt-cinq, si près d'un mètre quatre-vingt-cinq qu'il les a atteints, très mince, le visage plus long que celui de Colin Farrell, ce qui ne l'empêche pas d'avoir les sourcils noirs épais et les yeux noirs ronds de Colin Farrell, peut-être bien aussi un peu sa bouche, quand il fait la moue, une moue enfantine, tellement enfantine qu'elle déconcerte les adultes, une moue enfantine chez un adulte déconcerte les adultes autant qu'une moue adulte chez un enfant déconcerte les enfants, sinon plus.

Quand Samuel déplace sa mèche de cheveux noirs qui tombe sur ses yeux noirs et ronds, ronds comme des billes, pour laisser voir ses yeux noirs et ronds, et ses sourcils épais, très noirs, comme ceux de Colin Farrell, les filles lui sourient.

Samuel ne leur fait jamais d'avances, il ne les invite jamais à prendre un verre avec lui, les filles font toujours le premier pas, vous voulez qu'on prenne un verre ensemble après le boulot, lui demandent-elles, elles le lui demandent souvent, presque toujours, Samuel ne refuse jamais, qu'elles soient petites ou grandes comme Charlotte, brunes ou blondes comme Charlotte, girondes

ou minces comme Charlotte, Samuel leur répond toujours oui d'accord, il se laisse guider, pour voir où cela le mènera.

Samuel remet en place le capot de la caisse enregistreuse, note le numéro de série, inscrit sur l'étiquette couleur argent sur laquelle on peut aussi lire 110V-240V, made in USA, Orange CA. Samuel remet la caisse enregistreuse en marche, cette fois pas de passage à la vitesse de la lumière, un écran s'affiche, « password », suivi de deux points, il requiert un mot de passe.

Samuel fait signe à Charlotte, de loin il agite ses doigts, comme s'il pianotait avec ses doigts, Charlotte s'excuse auprès de la cliente, elle s'approche, entre le mot de passe.

— Tu passes prendre un verre à la maison, demande-t-elle à Samuel.

— Pas ce soir, s'excuse Samuel, une autre fois.

D'habitude il accepte les invitations, cette fois il la décline en souriant à Charlotte, il repousse sa mèche et la regarde de ses yeux noirs d'enfant étonné, il lui sourit, il a les yeux de Colin Farrell, se dit Charlotte avec l'envie de se jeter sur lui, elle lui rend son sourire et retourne auprès de la cliente.

Samuel a déjà acheté le livre qui fait l'objet de celui qu'il vient de trouver chez le bouquiniste, le roman-essai. Contrairement à l'autre, *Antimatière*, il n'a aucune difficulté pour le trouver, il le trouve dans une librairie, dans le rayon littérature de langue allemande, situé juste après le rayon littérature de langue anglaise.

Quand Samuel trouve le livre, *l'Homme sans Qualités*, il a un mouvement de recul, il vient de lire le mot *roman* écrit sur la couverture, à la vue de ce mot il a un mouvement de recul et une moue de dégoût. Il s'excuse auprès d'une cliente, dans son mouvement de recul il vient de heurter cette cliente, elle recherche un livre, dans le rayon développement personnel, pas vraiment un

rayon mais une table où sont empilés les livres de développement personnel, elle lève son regard vers Samuel, découvre la moue de dégoût sur le visage de Samuel, cette moue provoque chez elle un mouvement de recul et une moue de dégoût, dans son mouvement de recul elle renverse une pile de livres de développement personnel, *apprendre à gérer ses émotions*, c'est le titre des livres qu'elle vient de renverser dans son mouvement de recul, elle y voit un signe, c'est sûr, se dit-elle, je dois apprendre à gérer mes émotions, pense-t-elle en remettant les livres en place, elle en saisit un et file vers la caisse, sa recherche est finie pour aujourd'hui, pas vraiment une recherche plutôt une quête, quand je l'aurai lu, se dit-elle, je saurai enfin gérer mes émotions, en filant vers la caisse elle aperçoit un autre livre, un livre de gestion, *la gestion des affects*, c'est son titre, la gestion des affects, écrit par un spécialiste de haut rang, spécialiste de la gestion et des affects, un gestionnaire de haut rang, elle le saisit, le serre dans sa main, regarde l'un, puis l'autre, son regard passe de l'un à l'autre, fait des allers-retours entre les deux, les deux feront l'affaire, se dit-elle, cette fois sera la bonne.

Samuel remet le livre à sa place, un roman, se dit-il déçu, l'auteur d'*Antimatière* a-t-il menti à ce sujet, se demande-t-il, il n'ose pas demander au vendeur, il n'a pas l'habitude de fréquenter les librairies, les livres il préfère les acheter sur internet, il a ses habitudes. Pas question pour Samuel, bien sûr, d'acheter un roman, se dit-il en reposant les livres sur l'étagère. Il prend le temps de réfléchir, fait le tour des rayons littérature de langue espagnole, de langue russe, littérature nordique, slave, de langue chinoise, japonaise, indienne, de toutes les langues, en jetant un regard de dégoût sur tous ces romans provenant des quatre coins du globe.

Samuel se retourne vers la table où sont posés les livres de développement personnel, un titre attire son attention, *la Sculpture de Soi*, c'est le titre du livre, il est entouré d'autres livres, leurs titres se ressemblent, ils sont semblables dans leur titre, *Deviens ce que tu es*, *Sois le fils de toi-même*, *de Lucrèce à Épictète la philosophie grecque comme construction de soi et mode de vie*, et encore d'autres titres du même genre, empilés sur une table, une immense table, immense dans sa longueur, immense dans sa largeur, immense en tous points, immense par l'immensité des livres qu'elle propose, dans l'immensité des titres de ces livres, l'objectif immense sous-entendu de leur titre, devenir soi-même c'est là un projet immense, se dit Samuel.

L'ombre d'un instant Samuel est intéressé par ces livres, il se sent attiré par ces livres, du moins par leur titre aussi évocateur, l'immensité de leur titre et l'immensité de la table où sont posés ces livres au titre relevant d'un projet aussi immense.

Si une telle table, aussi immense, une telle offre, aussi immense, au projet aussi immense, est dédiée à ce projet, de devenir soi-même, c'est simplement, pense-t-il, que les gens ne le sont pas, c'est évident, se dit-il, ils ne sont pas eux-mêmes, c'est évident, ils sont autre chose qu'eux-mêmes, s'ils étaient déjà ce qu'ils sont, la table serait moins immense, beaucoup plus petite, c'est évident, que sont-ils donc, se demande Samuel, s'ils ne sont pas eux-mêmes, s'ils éprouvent le sentiment d'être autre chose qu'eux-mêmes, le sentiment d'être ce qu'ils ne sont pas, tout en ayant la possibilité de devenir ce qu'ils sont, tout en nourrissant le projet immense de le devenir enfin, que sont-ils alors.

Samuel évite toutefois de ramener la question à lui-même, de se demander s'il est lui-même ce qu'il est, s'il est un autre que lui-même, un autre lui-même différent de ce lui-même qu'il est, lui-même a pour le moment d'autres projets en tête, d'autres

problèmes à résoudre dont celui de savoir si le livre qu'il est venu acheter est bien un roman-essai ou simplement un roman, quant à cette question de savoir s'il est lui-même ce qu'il est, il verra plus tard, à tête reposée.

Samuel se dirige vers le rayon *critique littéraire*, c'est son rayon, se dit-il, il s'y sent comme chez lui, la critique littéraire comme mode de vie, il en prend un, *la Critique Littéraire*, le feuillet, il l'a déjà lu, c'est un livre qui évoque l'histoire de la critique littéraire et son évolution au fil du temps.

La critique littéraire est ce qu'elle est, ni plus ni moins, se dit-il en feuilletant ce livre qu'il a déjà lu, elle a son histoire, cette histoire est écrite, on ne peut plus revenir en arrière, Samuel connaît bien le sujet, il le connaît sur le bout des doigts, il sait toutes les formes de critiques possibles et imaginables qui ont vu le jour au cours du temps, la critique esthétique, morale, thématique, psychologique, philosophique, positiviste, marxiste, absolutiste et les autres, toutes les autres, il connaît les grands noms, ceux des anciens Boileau et Fontenelle, les anciens modernes, leur querelle, les modernes anciens, leur querelle, tous les autres, à la suite, Thibaud et, défenseur du Vrai et du Beau, Girardin défenseur du Juste, le Vrai, le Beau et le Juste, le monde des idées de Platon, Sainte-Beuve, Taine, Nisard, et d'autres, plus proches, Bachelard, Giraudoux, Valéry, Barthes, Blanchot, et d'autres, tous ces grands noms Samuel les connaît sur le bout des doigts, il pourrait tous les citer de mémoire.

Pourtant Samuel n'a pas fait d'études littéraires, dans la vie il répare des caisses enregistreuses, réparer des caisses enregistreuses en panne c'est là son gagne-pain, il a fait des études pour apprendre à réparer des machines complexes, comme ces caisses enregistreuses haut de gamme qu'il répare, la Rolls Royce des caisses enregistreuses.

La critique littéraire c'est différent, à ses yeux, c'est un passe-temps, un loisir, son hobby à lui, comme d'autres ont d'autres hobbies, comme le modélisme, lui a ce hobby.

Samuel aussi, comme eux, aurait pu en avoir un autre, plus amusant, plus divertissant, surtout à son âge. Samuel est jeune, vingt-cinq ans à peine, à cet âge on préfère plutôt les hobbies plus divertissants, comme le modélisme, ou mieux encore le radio-modélisme. Quand il passe devant une boutique de radio-modélisme Samuel regarde tous ces objets télécommandés, les voitures télécommandées, les avions télécommandés, les bateaux télécommandés, les voiliers, les sous-marins, comme un enfant, il reste le nez collé à la vitrine.

Samuel préfère, quant à lui, lire les livres de critique littéraire. Connaître aussi bien la critique littéraire pour ne jamais lire de roman, ne serait-ce que pour mettre en application ses connaissances acquises en matière de critique littéraire, c'est un peu comme construire des radiocommandes destinées à piloter des engins radiocommandés sans jamais les utiliser pour piloter ces objets destinés à être radiocommandés par ces radiocommandes, c'est comme se retrouver sur les berges d'un lac, sa radiocommande à la main, en compagnie d'autres amateurs de radiocommande, qui eux utilisent leur radiocommande pour guider leur navire, sans le navire qui va avec.

Samuel repose le livre de critique littéraire dans le rayon critique littéraire, c'est un tout petit rayon, pense-t-il inquiet, comparé à l'immense table des livres permettant de devenir soi-même ce que l'on est, un tout petit rayon contenant bien peu de livres.

Samuel fait le tour des livres en rayon, il les a pratiquement tous déjà lus, que se passera-t-il quand il les aura tous lus,

Samuel est déjà obligé d'étendre ses lectures à d'autres rayons où l'on trouve d'autres livres, comme des livres abordant la critique de l'art en général ou la théorie générale de la connaissance critique, Samuel lit tellement vite qu'il a presque épuisé ce filon, que se passera-t-il quand il ne lui restera plus de livres de critique littéraire à lire, pour retarder ce moment Samuel relit les livres qu'il a déjà lus, il les relit une deuxième fois et parfois même une troisième.

Par chance il vient de découvrir un nouveau livre, *Antimatière*, par chance ce livre semble aborder la question de la critique littéraire sous la forme d'une critique qu'il ne connaît pas encore, une nouvelle forme de critique proposée par l'auteur d'*Antimatière*, la critique d'une œuvre elle-même critique, la critique de la critique, il se remémore les paroles de l'auteur d'*Antimatière*, il ne peut pas s'être trompé, se dit Samuel, pas cet auteur, ce critique de haut rang, parce qu'il faut être critique de haut rang, pense-t-il, pour se livrer à une critique de la critique, voilà ce que pense Samuel, c'est évident, à ce niveau d'érudition, on ne commet pas ce genre d'erreur grossière comme celle de confondre un roman avec un roman-essai, se dit Samuel, en se dirigeant d'un pas décidé vers le livre, un livre en deux volumes, où il est noté par erreur qu'il s'agit d'un roman, puisque ce livre n'est pas vraiment un roman, l'auteur d'*Antimatière* critique de haut rang l'a bien dit, se dit-il, il les prend tous les deux en même temps, dans un même mouvement, en priant de tout son cœur que ce ne soit pas un roman.

Samuel ne lit jamais de roman, il ne lit que les critiques littéraires contenues dans ses livres de critique littéraire, des analyses critiques, il écoute aussi les auteurs parler de leur livre, répondre aux questions des journalistes.

« Comment vous est venue l'idée d'écrire ce livre » demandent les journalistes. Les auteurs hésitent rarement à répondre à cette question, ils ont tous de bonnes raisons, ils ne craignent pas de les faire savoir, je porte ce livre en moi depuis des années, répondent les auteurs, avant de parler d'accouchement, souvent les auteurs accouchent de leur livre, Samuel note souvent ce point, la littérature est devenue une immense salle d'accouchement, ils ne font pas toujours cette réponse, pas toujours bien sûr, certains n'accouchent pas de leur livre, pas toujours mais souvent, surtout les hommes, en majorité les hommes recourent à cette image de l'accouchement, note-t-il, pour eux c'est plus qu'une image, c'est un véritable accouchement, ils portent leur livre pendant des mois, des années, le plus souvent ils le portent en eux durant des années, ensuite ils accouchent, c'est la réponse qu'ils donnent aux journalistes, le plus souvent, les femmes de leur côté accouchent moins souvent que les hommes, surtout celles qui ont déjà des enfants.

Ce n'est pas parce que Samuel n'aime pas les accouchements ou qu'il n'aime pas les enfants qu'il ne lit pas de romans. Si quelqu'un lui pose la question, pourquoi ne lisez-vous pas de romans, Samuel serait bien en peine de répondre. Samuel ne le sait pas, pense-t-il, du moins croit-il le penser, il croit qu'il ne le sait pas, pense-t-il. Ce genre de comportement, aussi insolite, que de ne pas vouloir à ce point lire de romans, ou de ne pas pouvoir à ce point lire de romans, pour un lecteur qui lit autant que Samuel, autant de livres de critique littéraire concernant des romans qu'il ne lit pas, il y a forcément une raison à cela. Le plus souvent c'est une raison cachée, enfouie.

Pour trouver la raison, la révéler, la dévoiler, la mettre en lumière, comme un agent EDF installe l'électricité dans la caverne obscure de Platon, la caverne du fameux mythe de Platon, sans

doute la caverne la plus célèbre de toutes les cavernes bien qu'on y trouve peu de peintures rupestres, pour mettre fin aux jeux d'ombres et de lumières, aux illusions, pour accéder enfin à la vérité, procéder à son accouchement, l'accouchement de la vérité, il faut remonter très loin, en amont, remonter le temps, jusqu'à l'enfance, sans doute jusqu'à la mère.

La mère et l'enfance, un grand classique de l'accouchement, pour accoucher de la vérité, un classique réservé à ceux qui souffrent d'un manque cruel d'imagination, de ceux qui préfèrent faire l'effort de remonter le fleuve du temps, à contre-courant pour parvenir à la source, le plus souvent ils remontent ce fleuve dans une petite barque, une pirogue bancale, risquant de tomber dans ces eaux sales où vivent des poissons carnivores et des serpents de vingt mètres de long, juste pour arriver à une source aussi commune, pour arriver à ce grand classique de l'accouchement de la vérité.

Les causes psychologiques sont toujours à prendre avec des pincettes, de minuscules pincettes, pour éviter de blesser, de heurter les sensibilités.

C'est tellement embarrassant de faire ces recherches pour Samuel, rechercher à sa place cette raison pour laquelle il ne lit pas de roman, remonter à la source, entrer dans sa conscience, sa mémoire, pour y déceler les raisons enfouies, des raisons toujours trop psychologiques, le disséquer comme une grenouille pour s'offrir le luxe d'une petite séance de psychologie à deux balles, aller fouiner, fouiller, piller dans sa mémoire, son passé, son enfance, l'enfance et la mère, du sale boulot de flic, de pilleur de tombe, de pilleur de salle d'accouchement.

Mieux vaut en rester aux faits, en l'occurrence au fait, puisque apparemment il n'y a qu'un seul fait, un seul fait apparent, cependant un fait marquant, mieux vaut se satisfaire de ce fait